

Enjeux et perspectives du discours littéraire : réflexions diachroniques autour du *roman paysan turc*

Nedret ÖZTOKAT
Université d'Istanbul

Dans le cadre de ce travail, nous nous proposons d'apporter des réflexions et suggestions à la problématique de la dimension diachronique dans une étude littéraire sémiotique. Notre corpus étant un ensemble d'œuvres littéraires conçues dans le cadre du projet de modernisation de la Turquie pendant les premières années de la République, il nous a paru nécessaire de prendre en considération la perspective diachronique pour mieux réfléchir à la fois sur les modalités de l'engendrement de la signification et celles de la réception des romans appartenant à ce mouvement littéraire.

1. Le *roman paysan* et son contexte socio-littéraire

En Turquie le roman se présente comme un genre essentiellement calqué sur le modèle occidental. Les formes narratives et les contenus qui les sous-tendent apparaissent comme des reformulations du canon littéraire européen ; il faut surtout évoquer, à cet égard, le roman français du XIX^e siècle dont l'exploration par les romanciers turcs a considérablement contribué au développement de ce genre en Turquie. Il faut ajouter que le XIX^e siècle étant une période caractérisée par les efforts qui se réunissent autour du mouvement dit de l'«occidentalisation» (sous le règne de Mahmoud II) , il n'est pas étonnant de voir apparaître des pièces de théâtre et des romans qui ont été les adaptations ou traductions des œuvres françaises.

Après l'effondrement de l'Empire ottoman, la Turquie, pour devenir un Etat démocratique à l'occidentale, déploie de grands efforts dans tous les domaines. Sous la jeune République de Turquie – proclamée en 1923 –, avec les réformes politiques et sociales, le regard du roman s'est tourné vers les contrées peu ou mal connues jusqu'alors, tels les villages anatoliens sans ressources qui sortaient de plus en plus appauvris de la guerre de l'Indépendance. Dans ce contexte socio-politique, on assiste à la prolifération des romans nationaux qui mettent en scène les conditions de vie villageoise de l'Anatolie centrale. Et c'est ainsi que l'on commence à parler du roman paysan en Turquie qui allait incarner, au fil des années, de nouvelles formes.

Il faut rappeler qu'à partir de 1923 un grand nombre de projets et de programmes ont été lancés et mis en vigueur par l'Etat pour structurer la société selon les principes occidentaux, il faut énumérer les réformes de la scolarisation, de l'enseignement, de la langue, du droit civil, etc. Dans ce nouvel élan, tout devrait contribuer à construire la nouvelle Turquie qui se voulait moderne et contemporaine. L'ultime objectif était de faire partager le mouvement de « contemporanéisation » par tous les citoyens du pays ; en l'occurrence, par les paysans qui avaient joué un rôle déterminant dans la guerre d'Indépendance. En 1924, est promulguée la loi dite « de village » qui avait pour but de soutenir le paysan grâce aux exemptions de taxe et autres types de règlements.

Parmi les programmes de réforme visant à améliorer les conditions socio-économiques et politiques des villages, les « Instituts de village » occupent une place à part dans le développement social de la vie paysanne en Anatolie (Asie mineure). Au lendemain de la guerre d'Indépendance, ayant découvert une population paysanne privée des moyens de scolarisation et de tout autre moyen d'ordre social, le gouvernement a mis au jour ce système de formation qui serait réalisé sur la base d'un « Institut » animé aussi bien par les jeunes intellectuels cultivés et idéalistes que par les villageois lettrés qui proposaient leur soutien au développement de ces contrées en éduquant non seulement la jeune population mais aussi les adultes analphabètes. Lancé le 17 avril 1940 par İsmail Hakkı Tonguç, ministre de l'Éducation nationale, le contenu de ce programme ne se limitait pas à l'éducation, mais aussi à l'acquisition des savoir-faire nécessaires pour mener une vie moderne au sein des villages anatoliens.

De ce mouvement allait naître un genre particulier de la littérature turque appelé le « roman paysan ». Fortement imprégné de l'idéologie sociale et politique de l'État, ce courant littéraire est l'un des plus connus et des plus fructueux de la littérature contemporaine turque entre les années 1930 et 1980. De Mahmut Makal à Yaşar Kemal, un grand nombre d'écrivains d'origine anatolienne en ont donné de brillants exemples grâce auxquels le lectorat turc a eu accès aux réalités paysannes du pays, telles que le système féodal, les difficultés économiques, les conditions défavorables concernant les institutions sociales (éducation, mariage, santé).

Au début, soit à peu près dans les années trente, la production des romans paysans offre une expression littéraire ayant pour fonction essentielle de dénoncer les aspects déplorables de la vie paysanne par un sujet énonciateur subjectif dévoilant son étonnement, son indignation, voire son mépris vis-à-vis l'existence paysanne. Pour les écrivains intellectuels étrangers à ce territoire, il s'agit avant tout d'évoquer les problèmes concernant les villages. La distance entre la (les) réalité (s) à décrire et l'acte d'écrire est bien nette. Le paysan y est souvent décrit comme l'« autre ». À partir de la fondation des « Instituts de villages » en 1940, et l'entrée en scène d'autres partis politiques à côté du Parti Populaire Républicain (CHP), la littérature trouve une nouvelle expression littéraire. D'un côté, les écrivains notent et publient leurs impressions et observations sur la réalité paysanne sous forme de romans ; souvent ce sont des textes narratifs qui se rapprochent de l'essai. De l'autre côté, nous assistons à la production romanesque des écrivains relevant de ces Instituts. Les romans mettent en valeur la figure de l'« instituteur idéaliste » qui fait face aux objections des féodaux et des paysans conservateurs. Mahmut Makal est un écrivain issu de la formation des Instituts de village. Le pionnier de ce genre, *Notre Village*, est un roman qui réunit notes, anecdotes et impressions de l'auteur sur les conditions économiques, l'absence des nouvelles technologies, la pression du fanatisme religieux et des traditions superstitieuses, les difficultés concernant la nutrition et la santé des paysans, tout en donnant la parole à ces derniers et en transposant leur patois dans la narration. Talip Aydın, Fakir Baykurt, Mehmet Başaran, tous issus des Instituts, ont donné d'importants exemples dans la lignée de Mahmut Makal. À côté d'eux, il est aussi des figures éminentes comme Yaşar Kemal, Orhan Kemal et Kemal Tahir qui ne viennent pas de la classe paysanne, mais de la classe moyenne de la province. Ils dénoncent dans leurs romans les conditions misérables des paysans, les conflits entre les paysans et la classe dirigeante, la méconnaissance de la technologie, les problèmes de la santé, de la scolarisation, de la vie sociale arriérée. Le paysan opprimé sous ces conditions défavorables trouve la liberté de l'expression dans ces romans qui commencent à côtoyer, à partir des années cinquante, les

idéologies socialistes. L'oppression, la violence, l'intolérance des seigneurs possesseurs de terres sont les thèmes principaux de ces romans qui prônent indirectement l'amélioration des conditions paysannes de l'Anatolie.

Les années soixante et soixante-dix qui témoignent des changements politiques en Turquie ont vu le roman paysan adopter une voix révoltée pour dénoncer les problèmes sociaux et politiques concernant la vie dans les villages et dans les quartiers marginaux des grandes villes étant donné que c'est le commencement de l'exode rural vers la grande ville. À partir des années soixante-dix, l'intérêt pour ces romans commence à s'affaiblir : la Turquie est entrée dans l'ère du globalisme et de l'apolitisme après le coup d'État de 1980 et le gouvernement libéraliste de Turgut Özal. Le roman paysan laisse sa place au roman social dont il avait déjà annoncé l'avènement dans les années soixante-dix.

2. Praxis énonciative et discours du roman paysan

Il s'ensuit de ce qui précède que le roman paysan porte à lui seul le dynamisme littéraire en Turquie entre 1930 et 1980. C'est un discours littéraire avec une organisation énonciative particulière et de « modes de création et d'écriture » qui lui sont propres. Ayant été un élément culturel du programme politique et social lancé dans le cadre des actions révolutionnaires pour la modernisation du pays (prévu surtout dans les années trente en Turquie), ce type d'expression littéraire illustre les enjeux : dans cette perspective, le roman rend compte prioritairement des modes de vie des paysans qui constituent la majorité de la population turque, en mettant l'accent sur les difficultés et sur les insuffisances relatives à leurs conditions sociales. Par ce biais, la présence de ces gens vivant en difficulté s'annonçait à travers un discours littéraire réaliste qui sensibilisait les habitants des grands villes. L'expression littéraire devenait donc le médium d'un mouvement progressiste de l'État pour révéler la réalité sociale de la vie paysanne inconnue aux citadins. Bref, de ce double enjeu est née le roman paysan qui, sans tarder, allait devenir la veine la plus importante du roman réaliste et social de la littérature turque. La parole littéraire devient dans cette perspective une vraie praxis énonciative.

Nous arrivons ainsi à la problématique méthodologique qui demeure au centre de notre réflexion qui guide cet article, à savoir synchronie/diachronie. Aborder ce genre de roman selon une approche sémiotique synchronique suffirait à mettre au jour les schémas actantiels, les rôles thématico-figuratifs assumés par les acteurs, les configurations thématiques et figuratives ainsi que la structure élémentaire de la signification, sans difficulté. Ayant comme acteurs les paysans soumis à diverses oppressions et à l'inégalité vis-à-vis de maîtres féodaux possesseurs de terre ou porteurs de l'autorité patriarcale, acteurs dont l'existence est conditionnée par le refus de la soumission et de l'oppression, entre les émeutes et toute autre péripétie dramatique, ce type de roman se prête facilement à une lecture sémiotique centrée sur le schéma conflictuel. Les instruments d'une sémiotique narrative et discursive mettraient sans difficulté et de façon efficace en évidence les structures de la signification de ces récits représentant la structure conflictuelle. Il suffit de penser au *Méméd le Mince* (1955) de Yaşar Kemal qui constitue un exemple des plus populaires.

Or, pour ce genre de roman, caractérisé par un halo socio-historique fort contextualisé et présentant un certain nombre de modulations au fil des années, nous devons nous interroger sur les pratiques d'analyse. La question essentielle est de savoir si une analyse synchronique serait, à elle seule, pertinente pour aborder le

processus de la signification. Il est clair que ce type de discours littéraire nécessite double point de vue méthodologique pour une analyse adéquate.

Pour pouvoir intégrer la dimension diachronique dans une approche sémiotique, nous nous proposons de nous référer à Denis Bertrand pour qui « l'effort théorique de la sémiotique repose sur une double critique du "sujet" et de la "réalité" ». Selon le sémioticien, « il s'agit de se maintenir aussi rigoureusement que possible dans la réalité de l'objet textuel à construire, la seule à laquelle on a véritablement accès dans le cadre du projet sémiotique. L'essentiel est alors de localiser et de mettre à nu ce qui, conditionnant les parcours et les partages du sens, commande l'exercice du discours ». (Bertrand, 2000, p. 54)

Comme les limites d'ordre socio-culturel déterminent les modalités énonciatives de ce discours littéraire qui constitue un champ du discours, c'est dans le cadre d'une praxis énonciative que nous nous proposons d'interroger la structure significative de ces romans qui obéit aux contraintes de l'usage social. En nous rappelant, à la suite de Jacques Fontanille, que « reconsidérer l'énonciation dans une perspective dynamique et dialectique, c'est ensuite la traiter comme une praxis qui (...) peut gérer les modes de présences des énoncés en discours », nous situons nos réflexions dans le cadre de l'acte d'énonciation. (Fontanille, 1998, p. 254)

Dans cette perspective, le discours du roman paysan pourrait se définir comme étant situé dans l'horizon de la culture des années 1930-80. Élément de la praxis énonciative, le roman paysan jouit d'un double statut discursif. C'est d'abord un discours subjectif (surtout dans les premiers exemples) dont les conditions d'énonciation sont bien déterminées. Dans cet acte d'énonciation il ne faut pas sous-estimer le rôle de la proprioception qui semble diriger tout le discours de l'énonciateur. Ainsi, dès les premières lignes du *Bossu du village* de Kemal Tahir, s'adressant à l'énonciataire avec familiarité, l'énonciateur définit avec précision les conditions extérieures qui déterminent le contenu de l'histoire (*Köyün Kamburu*, 1959). *Notre village* de Mahmut Makal installe d'emblée l'énonciataire dans une situation de communication discursive où l'énonciateur décrit avec sincérité la vie des paysans (*Bizim Köy*, 1975). Le roman intitulé *Dixième village* de Fakir Baykurt se compose d'une série de segments dont chacun rend compte des conditions de vie des paysans de Damalı ; un vaste panorama de la vie paysanne donne corps à ce roman (*Onuncu Köy*, 1961).

Dans tous ces récits, l'énonciateur est thématiqué avec le rôle d'« instituteur » venu vivre dans le village ; c'est un « observateur » qui assure une mise en perspective au niveau de l'énoncé énoncé (Fontanille 1989, p. 30). Situé dans l'espace énoncé (village), l'observateur incarné dans le rôle d'instituteur qui vient de la grande ville rend compte de ce qu'il voit à travers une distance subjective ; ainsi, il lui arrive d'exprimer sans reticences son indignation, son emportement, son mépris devant tel ou tel événement.

Dans ce genre de roman, un autre aspect discursif attire notre attention. L'énonciation romanesque recourt à une pluralisation des instances à la fois subjectivante et objectivante. L'instance énonçante qui se charge principalement de rapporter une multitude d'informations sur la vie paysanne, selon le point de vue de l'observateur, se donne comme un discours social. Dans la mesure où il se réfère explicitement aux événements qui s'inscrivent dans la réalité même du village, le discours romanesque devient un discours social centré sur la véridiction : nous devons croire celui qui exprime la vérité de ce qu'il observe. Les rôles d'observateur et d'informateur du sujet se précisent nettement dans ce type de récit. C'est à cet

égard que le roman paysan obéit à sa vocation d'être un témoignage fidèle de la vie sociale rurale.

Comme nous l'indique D. Bertrand, « le discours social est tramé de configurations toutes faites, de blocs "pré-contraints" et prêts à l'emploi, qui sont des produits de l'usage et se déposent, à titre de primitifs, dans le système de la langue. C'est donc l'utilisation de la signification qui définit l'usage ». (Bertrand, 2000, p. 55) Le discours du roman paysan exploite le langage commun des paysans aux prises avec l'autorité. Dans *Dixième Village-Onuncu Köy* de Fakir Baykurt, nous entendons la voix des villageois évoquant les divers aspects de la vie paysanne : le libre arbitre de Duranâ (un paysan puissant autour duquel se déroulent les intrigues du roman), la scolarisation de sa fille, la soumission des villageois aux impératifs religieux, etc.

De même, les romans de Yaşar Kemal *Le Pilier - Ortadirek* (1960), *Terre de Fer, Ciel de Cuivre - Yer Demir Gök Bakır* (1963) et *L'Herbe qui ne meurt pas - Ölmez Otu* (1968) dénoncent, de manière directe, la dure vie des paysans soumis aux injustices sociales. A ce niveau d'analyse, nous pouvons parler d'une force liée aux structures communicationnelles du code littéraire qui régissent l'usage de la parole dans ces romans. Les instances énonçantes sont déterminées par ces structures ressortissant à la sémiotique que J. Fontanille définit de la façon suivante : « la sémiotique, dans l'interprétation que nous en proposons, fournit un modèle pour le champ d'exercice de la praxis énonciative. Ce champ d'exercice est alors coextensif de la culture, et les mouvements qui s'y observent se présentent globalement comme des opérations de traduction et de diffusion ». (Fontanille, 1998, p. 254) Il est clair que la réception de ces récits ne saurait être comprise sans cette référence socio-culturelle. Ceci explique, d'une part, la perte du lectorat pour les romans de Mahmut Makal ou de Kemal Tahir qui remplissaient il y a un demi siècle une fonction importante pour sensibiliser les masses aux réalités du pays, et, d'autre part, l'évolution du roman paysan vers le roman réaliste.

3. De la synchronie à la diachronie : réflexions pour une conclusion

Comme il a été dit plus haut, des années trente aux années quatre-vingts, en Turquie, le discours littéraire du roman paysan a connu diverses modulations liées aux réalités socio-culturelles et aux codes littéraires déterminant la praxis énonciative.

La perspective diachronique nous permet de saisir et d'évaluer les modulations de la praxis énonciative. Dans les années trente le roman se veut une description exhaustive des conditions défavorables des paysans ; les années quarante voient un roman social plutôt didactique ; et, à partir des années cinquante, le roman paysan est « idéologisant » et « idéologisé ». L'expression esthétique sous-jacente à ce type de discours devrait être prise en considération par rapport au contexte social et culturel qui les englobe. Comme l'affirme Dominique Maingueneau, « le discours n'intervient pas sans un contexte : il n'y a de discours que contextualisé ». (Maingueneau, 2004, p. 33)

Si l'acte d'énonciation se définit par « l'ensemble des choix effectués et des positions adoptées » et si la « première unité d'analyse de la sémiotique du discours est le champ d'exercice de l'activité de langage », comme nous le propose J. Fontanille (1998, p. 255), le discours du roman paysan pourrait être étudié en termes de « champ de présence perceptif », de « champ tensif du discours » et de « champ d'exercice de l'énonciation » (praxis énonciative). Et cette perspective nous

permettrait d'embrasser la ou les réalité(s) modalisant les stratégies discursives de ce type de roman.

Conçus comme étant la voix d'une jeune nation en train de se structurer, les romans paysans ont connu un itinéraire particulier suivant l'évolution historique du pays et par là même, se définissent comme l'espace de la parole littéraire tout en illustrant les principes et les étapes du programme de la modernisation. Les enjeux socio-culturels qui se réunissent certes autour d'un programme national ont contribué *nolens volens* au développement du roman en Turquie. Leur analyse nous montre l'existence d'un enjeu littéraire inséparable des circonstances sociales et culturelles. Dans cette perspective, nous avons essayé de revisiter la distinction méthodologique synchronie/diachronie.

Jean-Marie Schaeffer nous rappelle qu'« une œuvre littéraire, comme tout acte discursif, est une réalité sémiotique complexe et pluridimensionnelle ». Il souligne qu'elle « n'est jamais uniquement un texte, c'est-à-dire une chaîne syntaxique et sémantique, mais [qu'] elle est aussi, et en premier lieu, l'accomplissement d'un acte de communication interhumaine, un message émis par une personne donnée dans des circonstances et avec un but spécifiques ». (Schaeffer, 1989, p. 80) Le roman paysan apparaît lui aussi au carrefour de plusieurs codes sémiotiques qui ont varié dans le temps ; ce qui nécessite une approche plurielle au niveau de son analyse. Ayant ouvert la voie au roman social et réaliste turc, les paramètres de son évolution sont imprégnés par les conditions de l'évolution sociale, politique et culturelle. Pour ce qui nous concerne, une étude sémiotique visant à montrer les dynamiques de ce genre ne saurait se passer de cette dimension plurielle de la diachronie que nous proposons d'aborder dans le cadre des instances de l'énonciation prises en termes d'opération et de praxis.

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis, (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.

FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.

— (1989), *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.

MAÏNGUENEAU, Dominique, (2004), *Le discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.

SCHAEFFER, Jean-Marie, (1989), *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?*, Paris, Seuil.